

Dans les pages suivantes, vous allez lire les "lettres" rédigées par :

Maxime HERVE

Lucie AUCANTE

Thibaut BABOIN

Lille, 6 février 1915  
17h30

Mon très cher ami Jean,

Je suis content de pouvoir enfin t'écrire, en effet comme tu le sais mes supérieurs dans cette mission m'avaient empêché tout contact avec l'extérieur durant les 2 jours où j'étais censé peindre tous les faits marquants que j'avais vu concernant la guerre.

Comme tu le sais, c'est difficile de réaliser l'horreur qu'est cette guerre lorsqu'on ne l'a pas vue de nos propres yeux. Je vais donc te raconter brièvement mon « séjour » pour que tu puisses comprendre de quoi il en est.

Le premier jour, on m'a emmené dans une ville située à quelques kilomètres du front, dans une zone que les soldats disaient « sans danger ».

Une fois arrivé, j'ai suivi un petit groupe de soldats qui avaient pour mission de « gonfler » les rangs déjà installés dans une ville déserte. D'après eux c'était d'abord un point stratégique important à tenir. Le chemin s'est fait sans incident. Mais une fois à destination les soldats ont été visiblement confrontés à des ennemis. Une église avait vu sa façade complètement dévastée par un tir d'obus, des soldats étaient installés à l'intérieur, collés contre les murs et assis sur de la paille pour tenter d'échapper au terrible froid de l'hiver. Ils étaient visiblement épuisés puisque certains dormaient alors qu'il était près de 14H de l'après midi. Ils étaient tous en uniforme bleu horizon, un ciel gris au dessus d'eux, des bâtiments entièrement blancs ; ils se fondaient parfaitement dans le paysage... C'est encore une image particulièrement pathétique à mes yeux. Soudain j'ai sentis une main se poser sur mon épaule, c'était un caporal qui m'annonçait que plusieurs régiments allemands se rapprochaient, je devais donc partir. Décidément, pas de repos pour ces soldats là.

Le deuxième jour, je suis arrivé en pleine nuit sur une piste d'atterrissage provisoire que l'on avait installé dans un champ. Et des avions étaient en train d'atterrir, ils avaient fini leur mission, les lanières qui devaient contenir les obus étaient vides, un bombardement avait eu lieu. Les avions s'étaient posés dans un calme presque effrayant, une tension s'était soudain installée. Tous les soldats à terre n'avaient osé dire un mot. Alors que j'étais rentré dans ma tente j'avais perçu les seuls lumières qui éclairaient le champ et qui parvenaient des phares des avions...

Toujours le deuxième jour, juste avant le coucher du soleil, j'ai embarqué dans un avion, ce fut le moment le plus stressant pour moi, je n'avais jamais volé à bord d'un « zinc », comme les aviateurs les appellent, heureusement ce n'était qu'une simple mission d'observation. Le décollage s'était fait sans problème. Peu après, j'étais dans le ciel, on avait traversé des nuages sans mal, comme s'ils n'existaient pas. Une fois au-dessus de tous ces obstacles « visuels » mais pas solides, on pouvait découvrir un magnifique océan de nuages.

Lorsque nous sommes arrivés au-dessus de la ville à espionner, il faisait déjà nuit noire, les pilotes étaient jeunes mais on ne pouvait pas douter de leur expérience en les voyant zigzaguer dans le ciel. Une telle habileté pour un si jeune âge ! Même moi j'ai encore du mal à y croire. Comment pouvaient-ils réussir à s'orienter dans une obscurité pareille ? Les seuls points lumineux que l'on pouvait distinguer étaient les lumières de la ville en-dessous.

Je dois maintenant te laisser, mon taxi m'attend. J'ai entendu quelques hauts gradés qui parlaient d'une grande offensive allemande. Si jamais ils parvenaient à gagner Paris, je te supplie de fuir vers le sud et de te réfugier en Espagne. Néanmoins, j'espère que l'on va se revoir le plus tôt possible. Je devrais normalement arriver dans quelques jours.

Ton plus fidèle ami, François FLAMENG

Charleville Mézières, 9 Décembre 1917

6H30 du matin

Ma bien-aimée Lucette,

Je t'écris de bon matin , la lumière du petit jour m'éclaire pour me permettre de faire cette lettre . Je suis assis , seul dans le coin d'une église . Autour de moi , des soldats s'expriment aussi au travers d'une lettre . Je suis exténué par ces journées qui commencent tôt et finissent généralement tard . A cette heurelà, les soldats attendent, recroquevillés sur eux-mêmes , tétanisés par le froid , collés contre les murs et assis sur de la paille ... quel calvaire !

Il y a quelques jours, ils sont partis à bord de leurs Bréguets, de nuit, avec deux ou trois aviateurs en missions ... Et quelle mission ! Bombarder une ville du côté de Münster, en Allemagne . Un des deux larguait des obus provenant de l'usine Renault pendant que l'autre conduisait fièrement son zinc . Pendant que je faisais des croquis à bord d'un autre avion, j'avais peur, peur car c'était la première fois que je prenais l'avion , surtout en temps de guerre ! Peur de savoir que des civils allaient mourir presque sous mes yeux. En regardant ce spectacle abominable je me demandais « Mais où vont tomber toutes ces bombes , tous ces obus ? »

Le lendemain soir assez tard, ils sont repartis en avion pour une mission de reconnaissance et là tu te demandes « Pour faire quoi ? A quoi sert cette mission ? » et bien je vais te répondre , elle a servi à repérer un endroit, un endroit à bombarder, encore une fois... Quelle horreur ! Ils ont embarqué sur leurs zincs accompagnés des deux jeunes d'hier. Et au fait ! Ils s'appellent René et John, des jeunes plein d'ambition ...

Ils ont décollé, tranquillement, et ont pris de l'altitude assez vite pour pouvoir se cacher au -dessus des nuages. Et oui ! Il y avait beaucoup de nuages. Quand ils ont atteint leur altitude propice à toutes observations, j'ai pu observer cet océan blanc, cet océan de nuages. Un paysage éblouissant ! D'une beauté ,Lucette ,que tu n'imagines pas. C'était mon petit moment de bonheur de la journée.

Ils sont restés quelques heures en altitude et au petit matin, ils sont rentrés.

Sur l'aérodrome, des officiers les attendaient pour savoir s'ils avaient trouvé l'endroit à bombarder. J'aurais voulu partir en courant pour ne pas entendre le discours qu'ils tenaient. Durant tous ces jours que je viens de passer en leur compagnie, des sentiments se mélangent : la fierté, la peur, le soulagement, la tristesse,...

Prie pour tous ces soldats et pour moi. Tout mon amour dans un baiser.

Tu me manques.

Ton bien-aimé François qui t'aime.

Décembre 1916  
Reims

Cher ami,

Je suis aujourd'hui à Reims au beau milieu de la guerre. A 6h30 les soldats en cantonnement près de la cathédrale se sont réveillés difficilement d'une nuit trop froide, trop courte, sur un lit de paille, "bercés" par les bombardements. Leur seule préoccupation : écrire leurs lettres avant le combat , ils savaient que c'était peut-être la dernière. Certains pleuraient, d'autres rédigeaient leur carnet de guerre avec un élan de patriotisme. Je n'ai même pas eu le temps de les saluer car leur commandant est venu les chercher pour aller au front. Toute la journée j'ai pensé à eux, où sont-ils ? Sont-ils vivants?

Hier soir, je suis monté pour la première fois dans un avion qui devait bombarder les troupes allemandes de passage dans une ville de la Suisse. Mais où vont tomber nos bombes? Sur des innocents ?

Quel baptême de l'air, ou plutôt quel baptême de guerre ! J'ai volé dans la nuit noire à bord d'un bombardier; avec la peur d'être descendu par la DCA. Mon pilote a commencé la manœuvre d'atterrissage. Une fois au sol, je suis descendu du zinc, mes jambes tremblaient. Je me couche dans mon lit en pensant aux troufions des tranchées.

Aujourd'hui le ciel est clair pour moi. Ce matin c'était l'entraînement des nouveaux pilotes. J'ai volé dans une mer de nuages, sans problème, sans crainte. Les nouvelles recrues suivaient tous les ordres de l'instructeur. Arrivé sur la piste, j'ai écouté les pilotes débriefer en admirant leur professionnalité.

A 21h00, j'étais en train de souper, la nuit était sombre quand j'ai entendu le bruit des bombardiers se poser sur la piste qui n'est pas éclairée. Les officiers couraient pour aller voir les pilotes qui revenaient d'une mission de reconnaissance pour savoir les positions de l'ennemi. Les pilotes étaient contents d'avoir les pieds sur terre. En leur parlant j'ai compris que deux de leurs camarades avaient été touchés par des obus explosifs. Voici la vraie réalité de la guerre.

Je t'embrasse cher ami, j'espère bientôt te revoir.

François FLAMENG